

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

JOURNAL
D'Hygiène Populaire

ORGANE OFFICIEL DE LA

SOCIÉTÉ D'HYGIÈNE DE LA PROVINCE DE QUÉBEC

Dr. SEVERIN LACHAPPELLE, RÉDACTEUR,

Dr. J. I. DESROCHES, ADMINISTRATEUR.

COLLABORATEURS :

J- DR. NORBERT FAFARD,
DR JS LABERGE,
DR A. B. LAROCQUE,
L. H. ARCHAMBEAULT,
J. L. ARCHAMBEAULT,
DR H. E. DEROSIERS,
DR A. LAMARCHE,
DR C. PROVOST,

EMILE VANIER,
DR L. J. V. CLAROUX,
C. A. PFISTER,
DR A. A. FOJCHER,
DR AIMÉ TRUDEL,
DR J. M. BEAUSOLEIL,
DR T. A. BRISSON,
DR L. A. PARÉ.

L'Hygiène est une science tout préventive :
elle indique les moyens d'éviter aujourd'hui
ce que la médecine sera peut-être impuissante
à guérir demain.

Le Journal paraît le 1er et le 15 de chaque mois.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

\$1.50 PAR ANNÉE, LE NUMÉRO : 8 CENTIMS.

BUREAU D'ADMINISTRATION :

NO. 25, RUE STE-THERÈSE, BOITE 2027 P. O.

Payable d'avance.

W. F. DANIEL, IMPRIMEUR, MONTREAL.

JOURNAL D'HYGIENE POPULAIRE

ORGANE OFFICIEL DE LA SOCIÉTÉ D'HYGIÈNE DE LA PROVINCE DE QUÉBEC.

VOL. I.

MONTREAL, 15 MAI 1884.

No. 1.

AVIS.

Si le Journal d'Hygiène n'est pas renvoyé dans le cours des dix jours qui suivent son envoi, le destinataire sera considéré comme abonné.

AMIS LECTEURS.

Le *Journal d'Hygiène populaire*, dont il a été parlé à diverses reprises depuis quelque temps, est désormais un fait accompli : ce premier numéro est le premier cri de l'enfant nouveau qui vient de naître et dont il affirme l'existence.

Ce n'est pas sans besoin, que la société d'Hygiène de Montréal a décidé la fondation d'un journal, qui tout en étant son organe, est destiné à enseigner à toute la population canadienne-française, des notions qu'elle doit apprendre pour la conservation et le perfectionnement de sa santé.

Du golfe du St-Laurent, au golfe du Mexique, de l'Atlantique au Pacifique, dans toutes les provinces de la Confédération, nous constituons une nation, qui quoique forte dans ses racines, n'en est pas moins exposée à l'action continuellement dépressive des mille et une causes, qui altérant l'organisation humaine, l'éloignent du type parfait qu'elle devrait conserver.

L'homme en effet, qui constitue l'œuvre de mécanique la plus achevée d'après nature, devient une machine boiteuse, ou tout fait défaut, sous l'action vicieuse de l'état social.

Prenez l'enfant au maillot, prenez le même, dans le sein de la mère, suivez sa première éducation, puis à l'école, puis au collège, examinez son genre de vie, regardez ensuite l'adulte à l'atelier ou dans son bureau d'études, scrutez son travail et ses plaisirs, partout vous constaterez la fatale influence du milieu qui l'entoure, et l'étiollement des forces avant qu'elles soient écloses.

Ce qui se constate pour l'homme en général s'observe peut-être plus particulièrement chez nous, et malgré notre force particulière de natalité, nous devons craindre l'aggravation des résultats, qui nous privant de cette dernière qualité, pourraient être réellement dommageables à notre nationalité et compromettre son avenir.

Des hommes dévoués ont donc jugé à propos de se mettre à l'œuvre ; la hache a reculé et recule tous les jours la forêt ; une population dense en a pris la place, que la plume de l'écrivain laborieux, qui étudie, vienne à son secours, et l'instruise des dangers qui l'entourent ! C'est ce que nous nous proposons de faire avec le concours généreux de l'organisation formée

et que viendront fortifier ceux qui voudront voir se réaliser nos espérances et réussir notre œuvre.

La vulgarisation des lois de la santé, est un fait qui s'impose chez tous les peuples, les gouvernants comme les gouvernés, tous ont compris cette grande vérité. et un travail immense se fait partout pour l'amélioration de l'état sanitaire, parceque la santé est la fortune des peuples comme elle est celle des individus.

Nulle part, plus qu'en Angleterre, une initiative publique et privée n'a été prise pour atteindre ce but. Le Bureau de Santé à Londres, possède un pouvoir exécutif, dont l'action prompte répond efficacement aux suggestions et aux réformes nécessaires. Que le chiffre de la mortalité s'élève un tant soit peu, dans un quartier, de suite on se met à l'ouvrage, une enquête est instituée, et la cause étant établie, des travaux nécessaires sont fait immédiatement dans le but de la faire disparaître. Aussi avec une organisation semblable, rien d'extraordinaire que l'on soit parvenu à faire de Londres, la ville aux brouillards, la ville aux usines toujours fumantes, une ville relativement très saine puisque son chiffre de décès dépasse à peine vingt par mille.

Nous avons dit que l'initiative privée était sur le même pied que l'initiative publique, les annales d'Hygiène nous en citent de magnifiques exemples. C'est ainsi qu'à Londres, nous voyons des sociétés sanitaires à la tête desquelles figurent les noms les plus illustres. En 1857 de ces filles de la Reine d'Angleterre, la Princesse royale, aujourd'hui la princesse Impériale d'Allemagne et la princesse Marie. Adélaïde aidaient quelques dames à la fondation d'une société, ayant en vue le *développement du bien être physique et moral des masses*. Plus récemment nous voyons la duchesse d'Argyll, la comtesse

Russell, la baronne de Rotschild, lady Stanley etc., se joindre à cette association, payer de leur personne, encourageant par tous les moyens que la générosité met au cœur de la femme, ces œuvres de charité vraiment chrétienne.

Ces faits des annales hygiéniques font tirer une fois de plus la conclusion, qu'une cause triomphe quand elle a les femmes pour elle. Ces faits nous mettent aussi plus à l'aise pour nous adresser aux femmes de notre pays, et leur dire: Mesdames, si vous voulez, que notre cause triomphe, aidez-nous! Que le grand œuvre de la Kermesse se continue! Organisez des sociétés d'instruction sanitaire à la portée de tous, suivant les exemples cités plus haut, faites publier des petits pamphlets sur les sujets pratiques de l'hygiène, sur ce qu'il faut faire et ce qu'on doit éviter, sur l'éducation de la première et la deuxième enfance, sur celle des écoles, les sujets ne manquent pas mettez-vous de la partie, donnez l'élan, et les plumes vont verser des flots d'aure pour vous plaire et être utiles.

Il faut que nous y mettions tous la main, pour réussir dans cette besogne noble de la science volant au secours de l'ignorance, faisant œuvre de philanthrope et de nationalité, sans exclusivisme néanmoins. En effet la science n'a pas de patrie, n'a pas de nation. Nous nous ferons un orgueil d'emprunter beaucoup et fiers nous serons, si nous pouvons remettre un peu.

Et pourquoi n'en serais-il pas ainsi? Nous devons notre existence à l'intelligence pratique de l'autorité d'Ottawa, que nous verrons sans aucun doute secondée par les autres autorités de notre pays. Ce sont des frères qui ont accepté sans hésitation la main qu'on leur tendait et qui ont dit fièrement, nous allons marcher ensemble. C'est pourquoi "*Le Journal d'Hygiène populaire*" ne sera le jour-

nal ni d'une ville ni d'une province seulement : publié à Montréal, il sera l'organe français de notre immense pays, grâce au bon vouloir d'Ottawa, qui a voulu assurer son existence. On a fait pour nous ce qu'on a fait pour Ontario, il y a quelques années, une œuvre de cette nature, qu'elle soit à Montréal, qu'elle soit à Ottawa méritait un égal encouragement, on l'a compris.

Merci, tout de même.

Henri VIII et François Ier au camp du Drap d'Or assistaient à un tournoi, devant les dames comme témoins. Or, il est dit, que vers la fin de cette fête, ils se prirent au collet; Henri VIII, qui était le plus gros, fut néanmoins terrassé et en conserva une rancune qui est devenue nationale.

Sous les yeux de la science Hygiénique, cette Dame de nos pensées, petits et gros, luttons ensemble pour le bien de la société et la satisfaction du devoir accompli, et que toute la rancune consiste dans une noble et mutuelle émulation.

SÉVÉRIN LACHAPPELLE, M. D.

Prospectus de la Société d'Hygiène.

Le *Prospectus* de la Société d'Hygiène qui a déjà été distribué un peu partout, se trouvant annexé au premier numéro de notre journal, pour ne pas faire de la répétition, nous nous contentons aujourd'hui de sa publication.

Nous conseillons d'une manière spéciale la lecture de ce *Prospectus* qui peut donner une idée du rôle immense que l'Hygiène a à remplir et de la nécessité de ses enseignements.

S. L.

LA CONSOMPTION EST UNE MALADIE CONTAGIEUSE.

La consommation que la science médicale moderne a rangé dans la classe des maladies contagieuses est si fréquente de nos

jours, que nous croyons bon de signaler aux lecteurs du journal d'Hygiène populaire tout ce qui a trait à sa propagation. Depuis plusieurs années déjà l'on soupçonnait que la maladie pouvait être contagieuse, mais maintenant c'est un fait acquis à la science que nul ne devient tuberculeux (consomptif) qui ne reçoive d'abord le germe qui la développe si facilement. Nous pouvons hériter par naissance, d'une prédisposition à la phthisie (consomption) ou encore acquérir cette prédisposition par les mauvaises conditions hygiéniques, l'inanition, la misère physiologique, les inflammations des organes respiratoires et autres maladies.

Les moyens de contagion sont nombreux et nous en dirons quelques mots.

La phthisie peut, se transmettre aux voies respiratoires, par les urines, par les matières fécales, par le pus provenant d'abcès de tuberculeux, par les crachats desséchés de phthisiques qui forment sur le parquet une poussière que soulève, chaque jour, le balai, poussière qui infecte l'air au voisinage du malade.

L'ingestion d'aliments provenant d'animaux tuberculeux devient encore une cause de propagation morbide. Il est un fait avéré que le lait peut apporter avec lui le germe morbifique de cette terrible maladie, et même il nous a quelquefois été donné de constater de la consommation s'accusant dans les organes de la digestion par les symptômes dyspepsie et diarrhée.

Pour démontrer d'une manière évidente l'influence contagieuse de la phthisie, qu'il nous suffise de citer un exemple entre mille rapporté par M. Debove, médecin français: "Un soldat réformé pour la tuberculose revient au village et meurt dans sa famille; il infecte successivement son père, sa mère et ses deux frères. Une voisine qui soignait le père est atteinte

par la maladie et elle contagieuse, à son tour son mari, tous meurent de phthisie après avoir joui d'une bonne santé jusqu'à l'arrivée du fils turbulente dans la maison paternelle."

La phthisie est d'une fréquence extrême chez les sujets atteints de maladies chroniques et surtout lorsque ces malades séjournent dans les hôpitaux et les hospices.

La vie en commun, la cohabitation familiale expliquent certains cas de tuberculose se succédant dans les communautés, dans la famille.

Nous pouvons donc conclure que la prétendue hérédité n'est autre chose que la transmission d'un germe parasitaire qui produit la maladie.

La statistique mortuaire est pleine de renseignements et nous apprend que la phthisie est la maladie qui fait le plus de victimes. Dans notre ville de Montréal son coefficient mortuaire prime tous les autres et cela depuis nombre d'années. Tels sont les faits qui résultent de l'enquête à laquelle se sont livrés nombre de médecins judicieux. Ils ont fait faire un pas de plus à la science et par là ils rendent, tous les jours un service immense à la société en l'avertissant du danger auquel elle est exposée.

A la fin de ce travail, voici, il me semble, les conclusions que l'on peut en tirer :

Considérant pour les phthisiques l'hôpital comme l'antichambre de l'amphithéâtre, de plus, vu le danger imminent de contagion pour les autres malades, nous devrions leur refuser nos salles d'hôpital ou leur destiner des chambres spéciales.

Les appartements des phthisiques doivent être modestement meublés afin de faciliter la désinfection. Substitution du prélat au tapis en laine afin d'enlever la poussière avec un linge humide ; Suppres-

sion de rideaux et de garnitures extra de lit etc., etc.

La désinfection peut s'opérer par le moyen de la combustion de soufre on encore mieux de vapeurs d'acides chlorhydrique, d'acide carbonique, de créosote.

Les vêtements, la literie, l'ameublement ayant servi à ces malades, doivent également être l'objet d'une désinfection sérieuse.

DR J. I. DESROCHES.

L'HYGIÈNE ET LES SUPERSTITIONS.

Nous empruntons à M. de Fouviolle la chronique suivante qui a trait au choléra, cette terreur de tous les peuples. Elle est publiée dans le Journal d'Hygiène du Dr Pietra Santa à Paris.

Les lecteurs du *Journal d'Hygiène* ont appris avec autant d'admiration que d'enthousiasme la magnifique proposition faite par M. Pasteur, d'aller étudier sur place, en Égypte, l'épidémie de choléra dont la naissance paraît assez obscure, le Gouvernement Britannique prétendant que ce fléau n'a point été emporté de l'Inde, et les fêtes du Rhamadan à peine commencées ne permettant pas d'accuser les pèlerins revenant de la Mecque.

Toutefois, nous ne croyons pas que l'on puisse soutenir sérieusement qu'il s'est formé, sur les bords du Nil, un foyer d'infection qui ne soit issu d'un façon plus ou moins directe de celui qui exerce périodiquement ses ravages sur les bords du Gange.

Ce fléau épouvantable, contre lequel les hygiénistes ne sauraient prendre des précautions trop nombreuses, prévient donc, suivant toute probabilité, des eaux d'un fleuve qui joint à ses infections naturelles celles que les plus viles superstitions peuvent y ajouter. En effet, ne le trouvant pas suffisamment souillé, les Hindous font acte de dévotion en y lançant

des cadavres et des carcasses de toute nature, et c'est dans ces ondes impures qu'ils ambitionnent l'honneur de trouver un jour leur sépulture ! Mais les adorateurs de la Vache ne sont point les seuls fanatiques qui habitent ces régions empestées. On y rencontre également quelques millions de Musulmans, descendants des anciens conquérants du pays, qui se consolent de la chute du trône du Mogol en suivant religieusement l'obligation du pèlerinage à la Mecque.

Les Hadjis du Bengale figurent au premier rang par leur zèle et leur ferveur, de sorte que chaque année des milliers de voyageurs emportent dans les plis de leur burnous crasseux ou de leur turban trempé de sueur, quelque germe infectieux destiné à se développer au milieu des agglomérations humaines.

Les sacrifices accomplis sans relâche autour du temple pendant la durée du pèlerinage, les accumulations d'immondices et d'excréments produites par une population nomade de 100,000 personnes, donnent à la putréfaction des proportions extraordinaires, surtout quand ces fêtes de la superstition sont, comme cette année, accompagnées par les rayons du soleil.

Les Hadjis qui retournent dans leur pays, l'esprit chargé de pensées de meurtre et de pillage, peuvent, bien mieux que Jean de Procida avec les Vêpres siciliennes, se livrer à la plus épouvantable de toutes les vengeances. Ils n'ont pour cela qu'à secouer les plis de leurs manteaux infects dans chacune de nos grandes capitales.

Les progrès de cette civilisation dont nous sommes si fiers ne feront alors que rendre plus prompte la propagation du fléau. Les bateaux à vapeur et l'isthme de Suez sont déjà des instruments merveilles. La construction maintenant

immuante du chemin de fer de l'Euphrate, diminuant de moitié le temps du voyage, quadruplerait le danger, car il croit en raison inverse du carré de la vraie distance, c'est-à-dire du nombre de jours nécessaires pour le retour.

On a cru pendant longtemps que le régime des quarantaines suffirait et l'on a été des règles fort sages et peut-être efficaces, en admettant que l'on sache ou que l'on veuille les suivre. Mais la marche de la nouvelle épidémie prouve qu'il n'est point possible de compter sur l'efficacité de semblables barrières, bonnes pour une époque, où le génie de l'homme n'avait point commencé à supprimer le temps et l'espace, et où le désert lui-même n'avait point cessé d'être une barrière sérieuse.

Le gouverneur général de l'Algérie a adopté une mesure fort sage qui a été immédiatement imitée par les autorités Tunisiennes. On a interdit d'une façon absolue le pèlerinage à la Mecque pour les populations musulmanes qui vivent sous nos lois. Il est probable que ce sage décret, qui n'a que le défaut d'être un peu tardif, coupera court à la marche sur la Mecque des dévots du Maroc et que le gouvernement britannique obligera le khédive à interdire le départ de la caravane qui quitte chaque année le Caire.

Mais ces mesures fort incomplètes et relativement insuffisantes ne sont que des palliatifs ; tandis qu'il est temps d'enlever cette épée de Damoclès suspendue sur nos têtes par un fil que nos relations croissantes avec l'Orient rendent de plus en plus facile à rompre.

Il est en effet indispensable d'aviser à l'assainissement des deux foyers d'infection qui répandent leur influence délétère jusque dans nos grandes villes européennes. Puisque les Anglais dominent dans l'Inde, qu'ils s'occupent sans relâche de

mettre un terme à des pratiques dégoûtantes, qu'ils songent à réglementer le cours d'un fleuve qui leur appartient aujourd'hui d'une façon aussi incontestable que la Tamise. Puissance oblige!

Quant à la Mocque, il semble qu'il serait utile d'y faire une expédition sanitaire et d'y envoyer une armée internationale dont les soldats tiendraient d'une main le mousquet et de l'autre un balai, employant aussi bien l'acide phénique que la poudre à canon.

Nos principes de liberté nous imposent l'obligation de respecter les croyances les plus bizarres tant qu'elles ne font tort qu'à l'insensé qui les accepte. Mais la tolérance ne peut aller jusqu'à respecter celles qui, servant de véhicule à la plus dangereuse des épidémies, mettent en péril la vie des populations laborieuses. Celles-ci doivent être réprimées et poursuivies avec la dernière rigueur. On doit être impitoyable vis-à-vis de ces superstitions putrides et les poursuivre avec l'honorable acharnement dont les Anglais ont fait preuve lorsqu'il s'est agi d'empêcher les veuves du Malabar de monter sur le bûcher de leur mari.

Au lieu de se jalouser naïvement, les nations civilisées devraient s'unir pour l'assainissement du globe et la destruction des pratiques superstitieuses condamnées par l'hygiène.

W. DE FONVIELLE.

LES ABATTOIRS PUBLICS ET LES PLANTATIONS.

Cette question de haute importance sanitaire, occupe considérablement l'opinion publique, et conflit entre les abattoirs privés et les abattoirs publics est tellement intense, qu'on semble être plus loin que jamais d'un règlement final de la difficulté.

Nul doute qu'il faut que Montréal

subisse l'exemple de toutes les villes du monde entier, et que voulant s'assainir, la population trouve les moyens sérieux de parvenir à ce but. Seulement ici, on aurait dû se souvenir que pour réussir, il valait mieux intéresser la puissante organisation dont on voulait combattre les habitudes et le métier.

Nous n'avons pas à entrer dans cette question, mais il nous faut faire observer que la réforme doit être faite sérieusement, et que les abattoirs publics devant être substitués aux abattoirs privés dans un but sanitaire, il faut mettre les premiers dans une condition plus saine que les derniers.

Nous ne voulons pas pénétrer dans les détails intérieurs, dicter les données que l'hygiène le plus sage doit réglementer, nous n'attirerons l'attention de l'autorité que sur un seul point principal pour aujourd'hui, et qui concerne l'hygiène extérieure des abattoirs publics.

Il faut établir autour des établissements de ce genre un cordon sanitaire, au moyen des plantations les plus vigoureuses aux cimes altières aux rameaux puissants, et aux feuillages le plus épais. L'on sait l'action antiputride de certains arbres, grâce à certaines émanations parfumées qu'ils exhalent, l'on sait aussi le rôle important que joue la respiration des végétaux dans le travail épurateur de l'atmosphère qui nous entoure, et que l'air respirable nous vient d'eux en grande partie. Servons nous donc des ressources que la forêt met à notre disposition, et si l'industrie crée des poisons, ayons recours aux antidotes qu'une nature généreuse nous prodigue.

Nous ne croyons pas que l'encalyptus globulus, cet arbre désinfectant que l'Australie nous fournit, au moyen duquel la France a pu assainir ses colonies d'Alger, dont une partie n'était pas habitable, et

qui est à jouer le même rôle dans la campagne romaine, nous ne croyons pas que cette arbre prodige puisse prendre racine sur notre sol, et résister à nos froids, mais nous pouvons trouver son équivalent et l'utiliser.

Que nos abattoirs, qu'on a mis à la porte de nos villes, qui seront avant peu au milieu de nos populations, que nos abattoirs, dis je, disparaissent dans un bouquet d'arbres protecteurs, qu'ils soient cernés d'un cordon que leurs émanations ne pourront franchir et nous concluerons que la réforme a été consciencieuse et non pas uniquement spéculatrice.

C'est à cause que nous sommes convaincu que cette obligation n'a pas été imposée par l'autorité, que nous demandons d'y penser avant de régler finalement cette question importante.

SEVERIN LACHAPPELLE, M. D.

LA TRICHINOSE.

Les gouvernements français et allemand, se sont saisis d'une question d'une importance, on ne peut plus grave, puisqu'il y va de la santé publique; il s'agit de la trichinose, maladie qui atteint la porcherie des États-Unis et de la Russie.

Le 1er article du décret allemand du 2 Juin 1880, se lit comme suit: Les viandes de porc en hachis ou coupées en menues morceaux ou préparées de quelque manière que ce soit, ainsi que les saucisses et les saucissons de toutes sortes, de provenance américaine, ne peuvent jusqu'à nouvel ordre entrer dans l'empire. Cette prohibition ne concerne pas les jambons entiers ainsi que les quartiers de lard.

Paul Bert, cette autorité scientifique a décidé le gouvernement français à voter le 2 décembre 1883, le retrait du décret du 27 novembre dernier, lequel intéressait l'importation, en France, des viandes de porc de provenance américaine. Ce savant

dit, de plus, que l'introduction, en France, des viandes trichinées d'Amérique est capable d'infecter à jamais la porcherie du pays. Envisageons maintenant cette maladie qu'on appelle la trichinose qui vient d'exercer de si déplorables ravages dans l'empire allemand. Retraçons d'une manière sommaire l'histoire de l'épidémie d'Emersleben. Un boucher d'Emersleben acheta un porc qui, après avoir subi l'examen de l'inspecteur fut déclaré exempt de toute maladie.

L'animal fut tué et la viande distribuée aux habitants de l'endroit et des villages environnants. Mais une chose digne de remarque, c'est que le boucher avait servi deux de ses clients uniquement de cette viande lesquels moururent atteints de trichinose; les autres au nombre de 250 environ ayant reçu de la même viande mais mélangée avec d'autres, tombèrent si gravement malades que 42 moururent de la même maladie. Enfin le reste de cette viande qui datait, cinq jours, la mort du porc, fut mélangé avec de la viande fraîche. Il y eut encore quatre-vingts malades peu gravement atteints, aucun ne mourut.

Au bruit que cette nouvelle fit en France, le gouvernement confiant dans le dévouement de ses sommités médicales, donna mission à messieurs les docteurs Bronardel et Grancher de se rendre sur le lieu de l'épidémie afin d'étudier de plus près le génie de la trichinose.

Ainsi d'après les recherches de ces hommes de science, il est aujourd'hui un fait avérée que nul ne peut désormais contester l'existence de la trichinose. Le début de l'invasion de la trichinose varié de quelques jours. La première période s'annonce par une diarrhée cholériforme; la deuxième phase de cette maladie simule la fièvre typhoïde et est caractérisée par la fièvre, douleur musculaire et pros-

tration ; enfin la dernière période, ou période de cachexie, qui ressemble à l'albuminurie dans sa marche a pour caractère le gonflement du tissu cellulaire des membres inférieurs, des parois abdominales, des avant-bras. La peau éclate, il se forme des eschares ; les poumons sont le siège d'une oedème excessif, la dyspnée est intense. Il souvient des inflammations de poumons. Il y a fréquemment, manie religieuse que cause l'attente d'une mort prochaine.

Chaque phase de la trichinose prise isolement peut-être confondue, l'une avec le cholera nostrâ, l'autre avec la fièvre typhoïde et la troisième avec l'albuminurie.

L'étude des faits nous démontre que la viande trichinée acquiert l'immunité à mesure qu'elle vieillit. Et si le peuple français et le peuple canadien n'ont pas reçu plus souvent la visite de ce fleau, c'est probablement dû à notre habitude de soumettre toutes nos viandes à une cuisson complète. Une salaison bien faite à aussi, dit-on, la propriété de détruire sûrement et rapidement les vers enkystés dans la viande.

Nous disons qu'ici, au Canada, nous n'avons pas été visités souvent par cette terrible maladie ; effet, il n'y a que quelques cas isolés mentionnés dans nos annales médicales. Néanmoins, nous devons toujours nous tenir sur nos gardes, vu que la viande du porc occupe une si large part dans notre alimentation. La cuisson, doit donc toujours être complète, et l'habitude du lard cru, qui constitue un met friand ne doit plus être de mise. La cuisson voilà le grand et unique préservatif, puisqu'il est à la disposition de tous ; nous ne comprenons pas la nécessité d'une inspection obligatoire au moyen du microscope, comme est pratiqué en Allemagne. Berlin a lancé une armée de plus de 18000 ins-

pecteurs de la viande malgré cela 300 cas de trichinose ont eu lieu et plusieurs de ces cas se sont produits là, où l'examen microscopique de la viande est d'obligation.

Il faut donc conclure que l'examen Allemand est insuffisant à prévenir le développement de la trichinose et se contenter de dire au mangeurs de lard : Si vous ne voulez pas être trichinés que votre lard soit bien cuit. Ne demandons pas à nos gouvernants des dépenses parfaitement inutiles, pour prévenir un mal dont le préventif est à la disposition de tous. La lumière ne vient pas toujours de Berlin.

DR J. I. DESROCHES.

PRÉCAUTIONS A PRENDRE CONTRE LA DIPHTHERIE.

Pas une maladie plus impitoyable, pour le malade qui en est atteint, pour le médecin qui la combat. Nous ne saurions trop nous entourer des précautions que la science nous conseille pour lutter plus avantageusement contre ce mal terrible. Voici ce qu'il faut faire par le temps d'épidémie diphthéritique que nous traversons.

Dans chaque maison, tous les matins que la ventilation soit faite dans tous les appartements. Puis on fait brûler des substances antiseptiques telles que le soufre, goudron, la térébenthine jusqu'à ce que l'atmosphère en soit imprégnée. Le lavage des parquets, des murailles doit se faire avec une eau tenant en dissolution une certaine quantité de chlorure de chaux.

Ces moyens préventifs extérieurs doivent être employés de la manière la plus minutieuse et la plus régulière, possible. Qu'on se souvienne que si la santé n'est conservée journellement que par l'observation des lois élémentaires qui la régissent, elle ne peut être protégée contre

l'invasion des maladies malignes, que par la mise en pratique des moyens que la science nous suggère.

A l'intérieur on aura recours matin et soir aux lavages de la gorge, ou gargarismes, avec de l'eau de chaux, contenant une partie d'acide carbolique pour cent parties d'eau de chaux.

Les personnes jouissant d'une faible santé, les convalescents, étant exposés plus facilement que les autres à la contagion doivent fuir le théâtre de l'épidémie.

Nul doute que ces moyens préventifs régulièrement employés contribueront à réduire le nombre des victimes.

S. L.

COMMENT METTRE LES MAISONS A L'ABRI DE LA FIÈVRE TYPHOÏDE.

Nous empruntons à la National Society of health de Londres, la note importante qui suit. Cette note se trouve dans cette ville sous la forme d'une pancarte distribuée à profession ; c'est le mode adopté pour la vulgarisation des notions hygiéniques, et qui pourrait être suivi parmi nous ; pas de plus puissant moyen avec le journalisme de vulgariser ce que tous ignorent :

FAITS.—Les gaz et émanations méphitiques qui s'échappent des égouts, pour se répandre dans la maison, peuvent dans certaines circonstances produire la fièvre typhoïde, ou tout au moins engendrer une atmosphère malsaine, cause immédiate de mauvaise santé, de diarrhée, de dyspepsie, etc., pour les personnes qui séjournent longtemps dans ces appartements.

Le poison typhique pénètre au logis, soit par les ouvertures des canaux d'égouts et des fosses d'aisances, soit par l'infiltration d'une eau de boisson impure.

Les tuyaux qui peuvent donner passage à la fièvre typhoïde sont les tuyaux de

décharge des éviers, des cabinets particuliers, des salles de bains ; et parfois aussi les tuyaux de trop plein des citernes.

REGLES PRATIQUES. — 1o Toutes les conduits et tuyaux de décharge, doivent être toujours munis de trappes bien conditionnées.

2o La communication dans les conduites de décharge des tuyaux d'évier, des cabinets d'aisances et de bains, doit s'effectuer à la partie supérieure de la trappe.

3o L'embranchement du canal de drainage de la maison avec l'égout de la rue, doit être aussi muni d'une trappe et, autant que possible, la jonction ne doit pas se faire directement, c'est-à-dire bout à bout.

4o Tous les tuyaux d'aération des water-closets doivent communiquer avec l'air extérieur assez loin des fenêtres, de manière que le ventilateur s'ouvre à sa partie inférieure au-dessous de la trappe.

5o La conduite maîtresse de toute citerne doit, dans tous les cas, déboucher en pleine atmosphère par sa partie supérieure.

6o Les gouttières ne doivent jamais verser dans les égouts l'eau de pluie qu'elles recueillent.

7o Le tuyau des cabinets d'aisances doit par contre communiquer directement avec l'égout.

CONSEILS (*hints*).—Si vous ne connaissez pas un plombier intelligent qui puisse présider aux arrangements indispensables pour assurer la salubrité de la maison, priez l'officier de santé de votre district de vous en indiquer un dont il pourra répondre.

Alors même que vous auriez la certitude qu'aucun gaz méphitique ne peut pénétrer dans vos appartements, laissez nuit et jour en toutes saisons un certain nombre de fenêtres ouvertes pour assurer une ventilation suffisante.

Tout locataire, riche ou pauvre, doit se préoccuper lui-même de ce soin.

La santé est une chose trop importante pour être confiée à des subordonnés.

— Les générations antérieures ont légué aux nôtres une mission difficile : la refonte des cités qu'elles ont élevées dans l'ignorance ou dans l'incurie de tous les principes de la salubrité publique.

MICHEL LEVY.

EMPOISONNEMENT PAR LE SAUMON, LES SARDINES EN BOÎTE.

Il résulte des empoisonnements assez fréquents qui arrivent de la manière ci-dessus mentionnée que les précautions suivantes doivent être prises. La boîte étant ouverte, vider son contenu, et examiner soigneusement l'intérieur de la boîte. Si le frottement léger d'un couteau ou d'une cuillère, laisse des traces, qui donnent à entendre qu'une couche imperceptible s'est détachée du fer blanc, il faut conclure que l'étain s'est séparé du fer, et qu'il s'est formé du nitrate qui est poison.

A LA VEILLÉE.

Le mot de cordonnier vient de ce qu'ils donnent des cors.

Un inventeur d'un biberon, nouveau modèle, nous donne la phrase suivante :

"...Lorsque l'enfant a fini de têter il faut le devisser soigneusement et le mettre dans un endroit frais, par exemple sous une fontaine."

Le mot de bailli vient de ce qu'ils font bailler.

— Il ne faut pas mentir aux enfants :

Dans une famille de ma connaissance se trouvait un enfant auquel ne manquaient ni la gentillesse, ni l'intelligence, ni surtout cette curiosité insatiable qui est si commune à cette âge. La mère de cet enfant étant récemment accouchée, on

venait naturellement s'informer de sa santé et sa tante, demoiselle d'une trentaine d'années était chargée de la réception de tous les visiteurs. " Tu as répondu tout à l'heure, lui dit le petit espiègle que la curiosité rendait présent à toutes ces visites, tu as répondu que maman est en couches. Qu'est-ce que cela peut bien vouloir dire ? Cela veut dire qu'elle est couchée lui répondit la tante.

A quelque temps de là, notre petit lutin fut chargé d'aller faire une commission dans une maison amie de la famille. On lui demanda avec beaucoup d'intérêt des nouvelles de son père et de sa mère et lorsque arriva le tour de sa tante, hélas ! dit-il elle est en couches depuis trois jours.

MEMENTO D'UNE MÈRE.

Chaque numéro contiendra un conseil pratique donné aux mères, à l'égard de leurs enfants.

LA GLACE POUR LA DENTITION DES ENFANTS.

Nous pouvons ajouter que la dureté des gencives est souvent causée par les hochets en caoutchouc, ou en ivoire qui doivent être remplacés par un bout de racine de guimauve ou de réglisse qui possède des sucres émoullissants très utiles pour la dentition et ceux qui diront que c'est moins amusant pour un enfant nous répondrons : pour un enfant la racine est un hochet.

Les souffrances douloureuses qui accompagnent trop souvent la dentition des enfants et privent les pauvres petits de tout repos et de tout sommeil, peuvent être grandement diminuées par un procédé fort commode préconisé par le *Hall's Journal of Health*.

Il suffit tout simplement de donner à l'enfant, au moment de la dentition et

pendant le cours des crises, de petites éclisses de glace aiguës comme une épingle et qu'ils mettent dans leur bouche. On peut avoir soin, avant de les leur donner, de faire absorber aux enfants une ou deux gouttes d'eau tiède, afin que le pauvre petit être puisse sentir toute la fraîcheur de la glace sur ses gencives entières. Le traitement ne présente, du reste, aucun inconvénient, et l'avidité avec laquelle l'enfant se précipite sur le morceau de glace amène une réaction magique ; un instant de repos succède à des heures de chagrin et de douleurs, et le sommeil suit rapidement le repos.

La glace doit être donnée à l'enfant dès son troisième mois, lui être laissée pendant cinq à dix minutes et peut être, sans danger aucun, renouvelée autant de fois que les crises ont lieu pendant la période de la dentition.

FEUILLETON

Eaux minéral en general.

QU'EST-CE QUE L'ON ENTEND PAR EAUX MINÉRALES ?

Les eaux minérales seraient une richesse de notre pays, si elles étaient exploitées, parce qu'elles possèdent des vertus précieuses à l'égal de eaux minérales que le commerce nous apporte. Nous allons les étudier, et nous demandons à ceux qui sont à la tête d'établissements de cette nature de nous donner tous les renseignements possibles à leur égard. On pourrait aussi nous faire parvenir des échantillons d'analyse.

L'utilité des eaux minérales a été reconnue dès la plus haute antiquité, et depuis, chaque jour est venu ajouter à leur valeur réelle. Elle constitue une

chose de grande importance publique, au point qu'en France, où elles sont en très grand nombre, c'est l'État qui les contrôle ; le département d'agriculture en a la haute direction.

Les eaux minérales de France, qui se chiffrent au nombre d'au-dessus de 1000, sont fréquentées chaque année par au delà de 100,000 visiteurs qui vont leur demander et en obtenir une guérison, qui dans la plupart des cas est considérée impossible par d'autres moyens. On voit par ces chiffres l'importance réelle de ces eaux à composition plus ou moins uniforme, qui constituent des agents puissants pour la guérison de la plupart des maladies qui désolent l'humanité.

C'est plus particulièrement dans les maladies chroniques de toute sorte qui sont en plus grand nombre que les maladies aiguës, que les eaux minérales ont leur application la plus avantageuse.

C'est aux différentes sels qu'elles contiennent que les eaux minérales doivent leur vertu curative. Ce n'est pas sans une grande raison que les eaux du ciel se précipitent ou s'infiltrant dans le sol par ses diverses sortes d'ouvertures descendent dans les profondeurs du globe ; non seulement elle s'y imprègnent de cette chaleur du feu central, à laquelle on est allé jusqu'à attribuer une nature bienfaisante particulière, mais elles se chargent dans cette immersion et dans l'ascension qui la suit, de principes minéraux et autres, actifs, variés, que la science reconnaît et admire de plus en plus tous les jours, avec d'autant plus de raison qu'elle est impuissante à en reproduire les riches combinaisons.

Voilà l'origine des eaux thermales. Voyons leur composition. Elles sont généralement formées, aux dépens des préparations de soude, de chaux, de magnésium, de fer etc, avec prédominance de sou-

fro, de chloro, ou d'acide carbonique libre, ou intimement lié aux minéraux qui s'y rencontrent etc. Comme on le voit toutes ces substances ne sont que les mêmes substances médicamenteuses que le praticien emploie chaque jour dans la cure des maladies sous des formes plus concentrées, mais non plus certaines dans leur action.

On peut distinguer trois types d'eaux minérales; bicarbonatées sodiques, chlorurées sodiques et sulfureuses. Elles doivent leurs qualités à ces éléments principaux et aussi à l'ensemble de leurs autres éléments constitutifs.

Ce sont là les trois grandes divisions que nous pouvons faire des eaux minérales qui se rencontrent sur la surface du globe. Cela n'empêche pas qu'il existe des eaux chargées de fer, d'arsenic, etc; mais ces dernières sont exceptionnelles.

COMMENT AGISSENT LES EAUX MINÉRALES

Comme on peut le voir, les eaux minérales, variant dans leur composition, ne peuvent être indistinctement employées dans une maladie quelconque. Chacune des trois variétés qui sont connues et que nous avons mentionnées plus haut, correspond à un ordre de maladies particulières. C'est ainsi que nous pouvons affirmer que les maladies des voies respiratoires se trouvent mieux des eaux sulfurées, les scrofules des eaux chlorurées sodiques, et les maladies qui laissent des dépôts dans l'organisation, comme le rhumatisme la goutte etc, seraient mieux traitées par les eaux bicarbonatées sodiques.

On a beaucoup recherché à expliquer le mode d'action des eaux minérales, la théorie suivante semble être la plus acceptable, elle est d'une clarté frappante, basée sur l'observation la plus rigoureuse du mécanisme de la vie.

Mialhe a observé que tout contribuait à augmenter dans notre organisation la proportion acide, ce qui est un résultat

anormal, nuisible à la santé, au fonctionnement des forces vitales. En effet la somme des bases alcalines, ou s'opère les réactions chimiques de la vie, est plus considérable que celle des bases acides. Or, ce fait étant constaté, il est d'une importance capitale de maintenir les humeurs vitales dans un état normalement chimique, c'est au moyen des eaux minérales al-salines qu'on parviendra à ce résultat.

Effectivement, nous dit ce grand auteur, elles conservent au sang son degré de viscosité nécessaire, activent la circulation, dissolvent la fibrine et l'albumine qui forment la base des engorgements, qualifient les divers éléments de la bile, préviennent les concrétions, les calculs biliaires, raniment et régularisent les digestions intestinales, facilitent les digestions,aturent enfin les acides qui prenant naissance dans l'économie, pourraient par leurs excès occasionner des maladies (pyrosis, goutte, rhumatisme), ou des dépôts insolubles (calculs, matières topharées.)

Cette opinion raisonnée du savant chimiste ci-dessus nommé, est l'opinion du public scientifique, et tous les jours on vient apporter une preuve de plus à son appui.

SEVERIN LACHAPELLE.

(A continuer)

ORGANISATION SANITAIRE

La Société d'Hygiène a convoqué une assemblée le 12 de ce mois, où étaient présents plusieurs délégués venus des différentes parties de la Province. Un plan d'organisation générale a été soumis et discuté. Dans notre prochain numéro nous étudierons cette question d'importance majeure.